

Variété : un essai d'éducation nouvelle au XVIII^e siècle

Autor(en): **Saint-Cyr / Maintenon, De / Gueyraud, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **6 (1918)**

Heft 72

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VARIÉTÉ

Un essai d'éducation nouvelle au XVII^e siècle

Saint-Cyr et Madame de Maintenon

On peut dire qu'au XVII^e siècle l'éducation des jeunes filles était aussi négligée et aussi retardée qu'en plein Moyen-Age. Pas d'autres modes de les instruire que les couvents où elles recevaient une éducation, superficielle, d'une part, formaliste et étroite d'autre part. Les seules qualités qu'il semblait nécessaire de développer en elles étaient les vertus morales et religieuses, mais cela uniquement par des pratiques de dévotion minutieuse, rapetissant âme et cœur au lieu de les élargir. Qu'on n'objecte pas ici la culture étendue et variée d'une marquise de Sévigné, ou encore d'une M^{me} de Lafayette, dont M. Beaunier nous conte la jeunesse, et les relations semi-littéraires, semi-amoureuses avec Ménage ou d'autres beaux esprits : ce sont là des exceptions, qui, pour être brillantes, étincelantes, n'en sont pas moins des exceptions. Au milieu du XVII^e siècle, la moyenne générale des jeunes filles de la bonne bourgeoisie et de la petite noblesse étaient notoirement ignorantes, d'esprit médiocre et terre à terre, et leur idéal ne différait pas sensiblement de celui qu'esquissait le bonhomme Chrysale dans sa fameuse tirade.

Port-Royal lui-même, dont les célèbres Petites Ecoles avaient si remarquablement innové en matière d'éducation, Port-Royal ne fit faire aucun progrès à l'éducation des jeunes filles en général. Les classes de filles étaient, il est vrai, fréquentées surtout par des enfants pauvres, élevées par charité et aussi peut-être par propagande pour en faire plus tard des religieuses, et élevées dans la sévérité et la rigueur d'un idéal purement monastique. C'était plutôt, à proprement parler, le début d'un noviciat de couvent qu'une maison d'éducation. Ce caractère était d'autant plus marqué que ces fillettes étaient fort peu nombreuses : une douzaine ; d'autant plus aussi que l'âme passionnée et austère d'une Jacqueline Pascal les contraignait à une perpétuelle mortification intellectuelle. L'instruction tenait donc une petite place dans les programmes des classes de filles de Port-Royal : on apprenait tout juste à lire et à écrire, l'arithmétique étant réservée pour les jours de fête. Et l'éducation morale, si elle était admirable d'énergie religieuse, de force de dévouement, était avant tout, il faut en revenir là, une éducation exceptionnelle, destinée à un petit nombre d'âmes éprises de sanctification conventuelle, et non une éducation pouvant préparer toute une génération de jeunes filles à faire face aux difficultés de la vie ordinaire.

Cette éducation-là, M^{me} de Maintenon entreprit de la donner, et l'on peut déjà se rendre compte par ce qui précède de quelle incroyable hardiesse était cette tentative pour son époque.

Un des traits caractéristiques de la personnalité de M^{me} de Maintenon, nous dirions presque le trait essentiel, celui qui se retrouve dans toutes les phases si variées de sa vie aventureuse et romanesque, c'est son amour, non, le mot n'est pas assez fort, sa passion des questions d'éducation. Il n'y a pas jusqu'à son acte de décès qui n'en porte l'empreinte, puisque le titre sous lequel il désigne celle qui fut la femme de Louis XIV est simplement celui d'institutrice de la Maison de St-Louis ! — Ce sont ses fonctions de gouvernante des enfants du Roi et de M^{me} de Montespan qui la firent entrer en relations avec le monarque, et même quand elle remplit à peu près la place d'une reine de France, elle continua à s'occuper d'éducation. Après le duc du Maine et ses sœurs, elle éleva des nièces (qu'elle avait enlevées

par parenthèse à leurs parents protestants pour en faire de petites catholiques, comme M^{me} de Caylus !), elle refit l'éducation de la duchesse de Bourgogne, arrivée de Turin à la cour de Versailles à un âge où en général les petites filles sont assises sur les bancs de l'école, et elle trouva encore moyen de créer à Rueil une sorte d'école secondaire professionnelle pour fillettes pauvres, auxquelles elle allait elle-même, et avec passion, apprendre à tricoter : « j'ai hâte de me retrouver dans mon établi » écrit-elle quelque part. Plus tard, et tout naturellement, elle conçut l'idée d'un établissement plus considérable et au but plus vaste.

C'était au moment où Louis XIV venait de fonder les Invalides pour les soldats vieux et mutilés, et des compagnies de cadets, pour les fils de la noblesse : pourquoi ne créerait-il pas en même temps une maison où seraient élevées gratuitement les filles des gentilshommes ayant versé leur sang au service du roi et ne déchargerait-il pas ainsi ceux-ci de gros soucis pécuniaires et de lourdes charges ? M^{me} de Maintenon soumit son idée au roi, le projet fut étudié, et le 9 avril 1685, Louis XIV achetait au village de St-Cyr, dans les environs de Versailles, un domaine et un château pour 140.000 livres. Ce fut en quelque sorte le cadeau de noce de M^{me} de Maintenon et il n'est pas sans intérêt d'en rapprocher le prix de celui, des fantaisies des précédentes favorites : l'aménagement de Clagny avec orangerie, ménagerie, etc., pour M^{me} de Montespan, avait coûté 2 millions !

Mais c'est dans l'organisation de cette maison d'éducation qu'allait se marquer son caractère spécial, et dirons-nous laïque. Ni Louis XIV, ni M^{me} de Maintenon n'aimaient les couvents : lui, parce qu'il les jugeait « inutiles à l'Eglise et onéreux à l'Etat », et elle, parce qu'elle se méfiait « de l'oisiveté, de la sottise et de la séquestration ». Ce dernier point de vue, plus pédagogique et moins utilitaire, était partagé par ceux dont le nom pouvait faire autorité, comme Fénelon et le Père La Chaise¹. Seulement, et ceci nous fait toucher du doigt combien ce siècle était arriéré en matière d'éducation, il aurait été totalement impossible de trouver un personnel enseignant laïque, d'organiser une maison d'éducation sur cette base nouvelle, et force fut à M^{me} de Maintenon de créer un ordre pour pouvoir réaliser son projet : l'ordre de la Maison de St-Louis. Ordre à la règle mitigée d'ailleurs, et dans l'organisation duquel passe pas mal d'esprit du siècle : celles qui en font partie, les Dames de St-Louis, prononcent bien les trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, mais en y ajoutant celui plus conforme au but poursuivi de se consacrer à l'éducation des demoiselles. Et leur costume est un savant mélange de mondanité et de religion : leur croix est en or, leur grand manteau à plis harmonieux, il leur est permis de ramener leurs cheveux par devant... Telles maîtresses, telles élèves : l'uniforme de ces demoiselles n'est ni moins gracieux, ni moins attrayant, embelli de choux et de rubans, voire même de perles. Le programme des études, la règle de vie de la maison sont conformes au costume. Les usages ordinaires sont en vigueur, on évite les termes conventuels de « ma mère » et de « ma sœur » ; on fait beaucoup de musique vocale, des lectures profanes, on s'exerce à déclamer des poèmes, à causer agréablement, à rédiger des compositions au tour littéraire. Education aimable et charmante, un peu superficielle sans doute, mais plus

¹ « Nous avons plus besoin de bonnes mères de famille que de bonnes religieuses », disait ce dernier. Et Fénelon avait écrit dans *l'Éducation des Filles* ces paroles si justes : « L'enfant qui en sort (du couvent) pour entrer dans la vie est comme une personne qu'on aurait nourrie dans les ténèbres d'une profonde caverne et qu'on ferait tout d'un coup passer au grand jour : rien ne peut être plus redoutable pour une imagination vive que cette surprise soudaine... »

large et plus ouverte au souffle du dehors que la séquestration austère du couvent.

On sait comment ces innocentes leçons de diction, si bien à leur place dans le programme de St-Cyr, allaient ruiner tout ce système neuf d'éducation. Les élèves avaient d'abord déclamé des pièces composées par la supérieure, M^{me} de Brinon, pièces irréprochables au point de vue moral, mais d'une valeur littéraire douteuse. Le goût très sûr de M^{me} de Maintenon en fut choqué, et comme elle tenait à ces exercices, qui avaient de plus l'avantage d'apprendre aux élèves à se présenter, à marcher, à saluer — et n'oublions pas l'importance que jouait tout ceci dans la vie d'alors — elle leur fit représenter quelques-unes de ces belles pièces qui sont devenues classiques pour nous, mais qui étaient contemporaines pour elles. L'expérience fut malheureuse, car Andromaque, et surtout Hermione trouvèrent des interprètes si passionnées que M^{me} de Maintenon, inquiète demanda à Racine de composer pour les jeunes filles de St-Cyr cet « ouvrage sur un sujet de piété et de morale », qui devint le chef-d'œuvre d'*Esther*. On sait également le succès étourdissant que remporta cette pièce, l'engouement de la Cour, les intrigues pour obtenir une place à ce « pieux spectacle », les têtes couronnées qui s'y pressèrent (Jacques II d'Angleterre était à ce moment l'hôte de Louis XIV), et il faut lire le détail des premières représentations, quand le roi lui-même, sa canne à la main, barrait le passage à des admirateurs trop pressés ou quand Racine essayait dans la coulisse les larmes d'une élève ayant fait une faute de mémoire...¹ Mais on se rend compte aussi du résultat déplorable de cette intrusion de mondanité dans la maison : les élèves, devenues fières, la tête tournée par leurs succès, dédaignaient leurs innocents plaisirs d'autrefois, se refusaient à chanter la messe pour ne pas se gâter la voix... Il fallut couper court à cette fièvre d'amusements mondains, et M^{me} de Maintenon s'y résigna. « Nous avons voulu éviter les petites des couvents, et Dieu nous a punies », écrit-elle. Et dès la fin de l'année 1692, M^{me} de Brinon était écartée, une surveillance beaucoup plus stricte exercée sur les élèves, les choux et les rubans bannis de l'uniforme, et enfin la Maison de St-Louis convertie en monastère régulier de l'ordre de St-Augustin. C'était l'échec du système.

Pas complètement cependant. D'abord de ce qu'un enseignement est laïque et moderne, il n'en découle pas forcément que l'on doive passer tout son temps à jouer la tragédie devant un public de cour, ni à être consolée de ses oublis par l'irrésistible M. Racine, et l'insuccès de l'un n'est pas l'insuccès de l'autre. Et puis, à vrai dire, nous préférons le St-Cyr d'après la réforme à l'autre, qui avait surtout les avantages d'un pensionnat à la mode, parce que le St-Cyr seconde manière fut sans contredit plus sérieux, et prépara mieux ses élèves à la vie qu'elles devaient mener plus tard. C'est là sa valeur, et son incontestable supériorité sur les couvents. Ce qui attend les demoiselles, c'est une existence simple, pas toujours amusante, dans quelque ville ou quelque château de province, sans argent pour venir briller à la Cour, une existence pour laquelle il faut surtout compter sur les ressources de sa vie intérieure. Et M^{me} de Maintenon excelle à donner cette éducation morale de simplicité et de résignation sans en exclure pour cela la gaieté. Si elle montre à ses élèves toutes les difficultés, toutes les ombres de la vie qui les attend, si elle les arrête quand elles risquent de se monter la tête à l'idée du mariage, elle fait rayonner aussi pour elles en pleine lumière un idéal paisible d'honnête et modeste vie provinciale. « Soyez bonne dame de campagne, bonne chrétienne, bonne

femme, bonne fille, bonne mère, bonne maîtresse... vous ne serez heureuse que par là, mais vous serez heureuse », écrit-elle dans une de ses lettres. Et si elle y excelle, c'est d'abord parce qu'elle aime ces jeunes filles « jusqu'à leur poussière », et que cette affection ses élèves la sentent, puis aussi parce que son inspiration pédagogique est large et intelligente. Ainsi elle crée à St-Cyr cette atmosphère saine, simple et gaie, dont ses admirables *Entretiens*¹ nous ont laissé la trace, prêchant par l'exemple autant que par la parole, passant dans sa chère Maison le plus clair de son temps de liberté, continuant par la correspondance à exercer son influence sur ses anciennes élèves.

Le travail manuel était fort en honneur à St-Cyr. Après la réforme, la part laissée à l'instruction intellectuelle fut forcément diminuée : de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique, les éléments de la géographie et de l'histoire, un peu de mythologie et de grammaire, et c'est tout. C'est toutefois infiniment plus que ce qui s'apprenait à cette époque dans tous les couvents de France. En revanche, l'éducation pratique fut très poussée, d'abord parce que bon nombre des élèves devaient plus tard en tant que maîtresses de maison mettre elles-mêmes la main à la pâte et compter de très près les dépenses de leur ménage, et ensuite parce que M^{me} de Maintenon voyait dans ce genre de travail un moyen de « calmer les passions, d'occuper l'esprit sans lui laisser le temps de penser au mal. » Elle-même était une maîtresse de maison émérite, capable et économe, et on le voit bien puisque les travaux qu'elle fait exécuter à ses élèves sont toujours essentiellement pratiques : le jardinage, le ménage, du raccommodage et du tricot plutôt que des ouvrages dits « d'agrément ». Les grandes élèves prennent soin des petites, et les fameux « rubans noirs » (les classes de St-Cyr se distinguaient les unes des autres par la couleur d'un ruban), les bras droits des maîtresses, faisaient ainsi l'apprentissage de leur future tâche de mère de famille.

La Maison de St-Cyr fut donc on le voit un établissement d'éducation unique en son genre dans la France du XVII^e siècle. Non seulement il innova en secouant dans la mesure du possible la règle et les traditions monastiques, mais encore il s'appliqua à préparer des jeunes filles à accomplir au mieux de leurs facultés la tâche qui les attendait. Tâche humble, modeste, certes, mais utile, puisque bien davantage que les belles dames paradant à Versailles, ces jeunes filles allaient constituer la France féminine, simple, probe, honnête, capable, du lendemain, la force et la réserve du pays. Et le féminisme qui, quoiqu'en puissent dire ses détracteurs, ne travaille pas à éloigner les femmes de leurs devoirs, mais au contraire à leur permettre de remplir efficacement ces devoirs, le féminisme ne peut-il en quelque mesure revendiquer comme de son domaine ce premier essai d'instruction, donc de libération, de toute une classe de femmes ?

J. GUEYBAUD.

De-ci, De-là...

Nous avons reçu, malheureusement trop tard pour l'annoncer dans notre dernier numéro, le programme très intéressant des cours qui ont lieu à Langenthal les 10 et 11 octobre, pour préparer à leur tâche celles qui entreprennent la direction d'Offices féminins de consultation pour le choix d'une carrière. Cette institution, peu connue encore en Suisse romande, rend déjà les plus grands services dans

¹ A l'heure actuelle encore, ces *Entretiens* sont une mine inépuisable de conseils et d'expériences pédagogiques. C'est là que se relève cette remarque charmante et si juste : « Mesdemoiselles, soyez aimables si vous voulez que plus tard vos rides soient bien placées. »

¹ Voir Lavallée : *St-Cyr et Mme de Maintenon*.